

Chers amis, rassemblés dans ce salon historique, dans ce salon d'honneur, sous le regard immortel et le sourire indulgent de Paul-Marie Arouet dit Voltaire, et devant le cœur de Voltaire, puisque j'ai appris que son cœur était emprisonné dans le meuble de bois sous son buste, étrange affaire.

Devant Voltaire, donc, à qui nous devons tant, nous les inquiets, les nerveux, les insaisissables, les insolents, les pas où on les attend, nous les femmes avec qui il aimait à correspondre. Nous les enfants de la république.

Voici venu le moment de vous remercier.

Je croyais que cela serait facile, écrire est mon métier, et les mots normalement m'obéissent et surgissent comme un troupeau docile quand je les convoque. Je croyais que ce serait facile, et j'avais tort.

Depuis des semaines chaque fois que je m'assois à ma petite table en bois pour rédiger ces quelques lignes de remerciement, je cale et je retourne aux pages de mon roman, remettant à plus tard la rédaction de ce compliment. Mon roman : j'y suis plus à l'aise, j'y suis chez moi. C'est donc qu'ici, au moment de recevoir ce ruban rouge et cette médaille verte, je me sens, certes, intimidée et émue, et cela, c'est normal, mais aussi embarrassée, par un obstacle que j'ai du mal à définir.

Il y a d'abord ce terrible sentiment d'imposture qui habite tous les artistes je crois. Pourquoi la République devrait-elle récompenser des gens qui ne sont ni des généraux, ni des bienfaiteurs de la Nation, ni des chirurgiens, ni des préfets, ni des ministres. Non pas un grand serviteur de L'Etat, mais une petite serviteuse, le féminin de serviteur est servante, et vous noterez qu'il ne résonne pas de la même manière : une servante donc de la République.

Les écrivains ne peuvent pas changer le monde, remarquait Isaac Bashevis Singer, ils ne peuvent même pas le rendre pire, et je crois que cela est vrai. Pourtant Voltaire est ici, devant nous, dans ce salon d'honneur, il nous sourit, imperturbablement, il est au Panthéon aussi, il a également son boulevard, ce lieu mémorable du passage des grandes manifestations populaires, comme l'est le boulevard dédié à Beaumarchais . La République, précisément, sait ce qu'elle lui doit. Comme à Hugo, Rousseau, Zola, Dumas, Malraux et quelques autres géants. Et c'était un saltimbanque. Un rimailleur. Un irresponsable, et comme tous ceux que je viens de nommer, un rêveur. Un fabricant de rêves. Un révolté par l'injustice, la bêtise, les erreurs judiciaires, la corruption. Qui n'avait jamais peur, ou du moins qui avait peur tout le temps, mais passait par dessus cette peur, et la méprisait. Il ne cédait que très rarement.

Alors s'agit-il d'un malentendu ou d'une occasion à saisir ?

Tous les écrivains répètent la même chose : écoutez nos histoires qui ne servent à rien, puisque ce n'est que de la littérature. Elles disent,

mot à mot, pas à pas, à travers leurs innombrables formes, les tragédies et les comédies, les sagas, les romans, les récits, et les nouvelles, les poèmes et les contes, elles disent prenez garde, écoutez, souvenez-vous, les hommes, les femmes se trahissent eux-mêmes, toujours, toute vie est l'échec d'un rêve. Mais les rêves transcendent l'échec des vies. Toute certitude se retourne contre soi, nous n'avons que les mots, prenons soin des mots, qui défient la mort et la corruption du sens. Tout ce qui ne sera pas écrit disparaîtra. Et nous devons dire avec légèreté ce qui écrase le cœur.

Alors, je me dis au contraire que la République devrait se soucier énormément et encore davantage de ses artistes et de ses écrivains, et je me réjouis qu'à travers moi, et grâce à Colette, combattante inlassable de la poésie et de la justice, elle ait daigné m'honorer de ce ruban. Et ce n'est pas si souvent le cas, contrairement à ce que l'on pense. J'ai regardé les listes. Sur ces listes, donc, comme au Panthéon, dont on parle beaucoup ces jours-ci et qui m'est cher pour des raisons sur lesquelles je vais revenir, il y a peu d'écrivains, encore moins de poètes, peu de femmes, et encore moins de femmes poètes et juives et encore encore moins de femmes juives écrivains et de gauche parmi ceux qui sont honorés et récompensés.

Comme disait Bob Dylan *times are a changing*, pour le meilleur et pour le pire, et j'espère que demain Stendhal, Marcel Proust, Robert Desnos, Marguerite Duras, Michel Foucault, Simone de Beauvoir, Michel Leiris, Nathalie Sarraute, Claude Lévi-Strauss ou Roland

Barthes viendront tenir compagnie aux innombrables généraux d'empire qui dorment dans la crypte sous les trois coupoles.

Car Je suis profondément persuadée que si nous choisissons nos gouvernants sur la base de leurs lectures plutôt que de leurs programmes, il y aurait moins de malheur sur la terre.

Et le moins que l'on puisse dire c'est que cela ne semble pas être le chemin que nous empruntons, car jamais le dédain des livres, leur non lecture ne se sont si bien portés.

Accepter l'honneur qui m'est fait aujourd'hui, est une manière pour moi d'aller à contre-courant, comme une truite, (une truite/instruite, hum) de répéter une fois de plus que le savoir et les livres, les bibliothèques et les écoles, sont le seul rempart que je connaisse contre la barbarie, la bêtise, la violence, le racisme et la haine, le mépris et les persécutions, tous les crimes contre l'humanité.

Parce que, comme vous le savez, les livres nous apprennent le doute, les livres nous apprennent que nous ne savons rien, les livres nous parlent des émotions des autres qui ressemblent aux nôtres, et de leurs souffrances qui parfois sont pires. Les livres nous proposent une vie plus dense et des journées plus vastes. Ils sont notre arme pour résister à cette volonté perverse de rendre les hommes superflus qui, disait Hannah Arendt, donne aux personnes ordinaires le sentiment d'être inutiles.

Mais après avoir jeté ma première version de ce discours sur le papier, mon sentiment d'embarras ne s'était pas dissipé. Comment

rester soi-même et obéir au canon ? Avais-je dit tout ce que j'avais sur le cœur. J'ai eu peur à la fois de m'être trop soumise, et de ne pas avoir assez bien travaillé.. J'ai repensé à ce que disait Virginia Woolf et plus tard Christa Wolf, avec presque les mêmes mots,: les femmes qui écrivent ont en commun peu de choses sinon d'être constamment sur la défensive, si peu confiantes et au centre d'elles-mêmes. Parias conscientes ou parvenues, obligées de réaffirmer leur allégeance et leur appartenance à une écriture qui n'aurait pas de genre, elles sont les victimes de disparitions inexplicables. Chaque femme qui s'est aventurée dans les institutions marquées par les représentations masculines, (et la littérature et l'esthétique en font partie) a éprouvé le désir de l'auto-anéantissement.

Un détail : pas moins de cinq amis m'ont demandé ces jours-ci à quoi j'accrocherai mon fil rouge, ce petit ruban d'honneur. Je ne porte pas de costume, et n'ai pas l'intention de m'y mettre. Je l'accrocherai à ma robe, à mon pull, mais j'ai noté qu'il y avait là comme un symptôme. Il n'y avait pas de problème. Et pourtant il y en avait un.

J'ai repensé au Panthéon de mon enfance. Car c'est devant ses colonnes byzantines et classiques, devant ce monument grec et romain, tellement étrange et paradoxal, que mes sœurs et moi nous avons été élevées. Le Panthéon et les Grands Hommes. Un défi écrasant. Un défi quand même.

Je me suis souvenue d'un poème de Grace Paley, (dans les recommandations faites aux récipiendaires de la légion, il est noté de

mettre des citations. Et je milite pour que les merveilleuses phrases de l'immense Grace Paley rejoignent au plus vite le corpus des citations officielles et para-officielles.)

Elle écrivait :

La société a le devoir de laisser le poète être poète

la poète a le devoir d'être une femme

Les poètes ont le devoir de se planter au coin de la rue et de distribuer des tracts superbement écrits

le poète a le devoir de sa paresse

le poète a le devoir d'entrer et sortir de sa tour d'ivoire

de sexe masculin, le poète a le devoir d'être une femme

de sexe féminin elle a le devoir d'être une femme

le poète a le devoir de dire la vérité au pouvoir, selon le précepte des quakers

le poète a le devoir d'apprendre la vérité auprès des sans-pouvoirs

le poète a le devoir de répéter inlassablement il n' y a pas de liberté sans justice

il n'y a pas de liberté sans peur ni sans courage, il n'y a pas de liberté si l'on ne préserve pas l'eau, la terre, l'air et aussi les enfants.

la poète a le devoir d'être femme, de tenir le monde à l'oeil, et d'être entendue. Cette fois-ci.

Le jour de mes sept ans, notre institutrice, s'est mise à raconter l'attaque de Lutèce par les Huns. Alors, a-t-elle dit, une jeune femme s'est levée. Elle s'appelait Geneviève. Et elle a dit : Que les hommes

fuients, s'ils veulent, s'ils ne sont plus capables de se battre. Nous les femmes, nous prions Dieu tant et tant qu'Il entendra nos supplications. »

Je me suis levée, rougissante, et ravie. Comprise. Je croyais sincèrement qu'elle parlait de moi. Tout le monde a ri. Je me suis rassise, confondue et ridicule. Rêveuse déjà, et malgré tout déterminée. C'est cette petite fille qui vous parle ce soir, à chaque fois prête pour l'aventure commune, et à chaque fois détrompée.

Ce soir, Colette me l'a certifié, c'est de moi qu'il s'agit. Et vous m'accompagniez.

Quelqu'un d'autre m'accompagne, dont je sens la présence ce soir, c'est mon père, Michel.

Il a longtemps refusé cette récompense, cette décoration, la légion d'honneur, parce qu'elle lui semblait, dans les années du gaullisme, incompatible avec sa liberté d'homme de gauche. Et puis il s'est rendu compte, m'a-t-il raconté un jour, que ce refus l'amenait à renoncer à faire acte de transmission de ce en quoi il croyait, l'empêchait de décorer à son tour de jeunes experts, des camarades. Alors il l'a acceptée, et en a fait un moment mémorable, et fastueux comme il les aimait, J'ai encore son discours dans la tête.

Je leur dédis, à lui et à ma mère, Hélène, dont je sais qu'elle aurait été contente, car Voltaire était un de ses types favoris, cette soirée.

Geneviève Brisac